



Le Messenger

Colligite fragmenta ne pereant / Ramasser les parcelles de peur qu'elles ne se perdent

Volume 1 – NUMÉRO 68

Bulletin de la Société d'histoire de Joliette – De Lanaudière

Service d'archives privées agréé par BAnQ / SAPA



Nuit de Noël au Séminaire – Père Wilfrid Corbeil, c.s.v.

Novembre/Décembre 2023
ISSN 1718-0481



Le Messenger vol 1 numéro 68

ISSN 1718-0481

Responsable de la rédaction :
Jannie Thériault / directrice générale
et archiviste

Collaborateurs :
Jannie Thériault, Wilfrid Bernier, Jean-Pierre
Malo et François Faribault

2

Mot de la direction

Une autre année s'est écoulée à la Société d'histoire, une année bien remplie avec nos membres, nos bénévoles et nos différents partenaires.

Nous étions présents lors du lancement de la saison automnale du Musée d'art de Joliette avec qui nous avons collaboré sur le *Projet Corbeil*, exposition rassemblant plus d'une centaine de tableaux du père Wilfrid Corbeil, en collaboration avec le public. Nous étions aussi présents au lancement de *Mirage*, projet artistique sur la façade de l'Institut, où madame Denise Bouchard, présidente du C.A, et moi-même avons fait une visite du musée et du centre-ville avec les artistes. Nous avons participé à la recherche sur l'église Saint-Pierre pour un projet littéraire avec l'autrice Caroline Fortin, projet présenté devant la bibliothèque Rina-Lasnier. Nous avons aussi collaboré avec la ville de Joliette sur les célébrations du 200^e du Village d'Industrie avec, entre autres, l'exposition nomade au parc Louis-Querbes, la publication du livre sur le patrimoine industriel et le calendrier. Avec Caroline Perreault, conseillère pédagogique en univers social au Centre de services scolaire des Samares, nous sommes allées dans des écoles avec des archives provenant des fonds et collections de la Société où les élèves pouvaient manipuler les objets et documents et se questionner sur l'histoire, les valeurs et le mode de vie d'autrefois.

Du côté des activités, nous sommes allés, avec plus d'une cinquantaine de participant.es, à Vaudreuil-Dorion au mois de juin visiter la Maison Trestler, le Musée régional et la Maison Félix-Leclerc. Nous avons été très bien accueillis par les guides et

avons eu une belle visite dans la région de la Montérégie sous un beau soleil et la chaleur. Notre troisième édition des Après-Midi Causeries s'est déroulée le 1 novembre sous le thème du père Wilfrid Corbeil. De belles discussions et la chance pour les membres présents de fouiller dans les archives du père Corbeil que la Société détient. Le 26 septembre dernier, la cinéaste Annabel Loyola est venue présenter son dernier film *La ville d'un rêve* à la bibliothèque Rina-Lasnier, un film intéressant sur la fondation de Montréal et Jeanne Mance. Le 19 octobre, nous avons eu la visite de l'autrice Michèle Gélinas qui est venue présenter son dernier livre *Ma voisine dérange, vol. 2*. Des histoires inspirantes sur des femmes qui ont dérogé aux convenances. Pour notre dernière conférence de l'année 2023, nous avons accueilli le professeur retraité Émile-Yvon Dubeau le 16 novembre dernier où nous avons été transportés dans une traversée de la France jusqu'à la Nouvelle-France au XVIII^e siècle. Merci aux conférencier.ères pour votre présence et pour ces conférences intéressantes.

Dans ce numéro du Messenger, vous trouverez un article sur la venue des Sœurs de la Providence à Sainte-Élisabeth, un article par le frère Wilfrid Bernier des Clercs de Saint-Viateur sur un document d'archives tout particulier, un article par notre membre Jean-Pierre Malo sur le monument de Barthélemy Joliette et un article par notre membre François Faribault sur *Les Chroniques d'Ailleboust*.

Je tiens à remercier les bénévoles qui ont répondu à l'appel et qui, grâce à leur travail, font rayonner la Société d'histoire. Je vous souhaite à toutes et à tous un joyeux temps des fêtes !

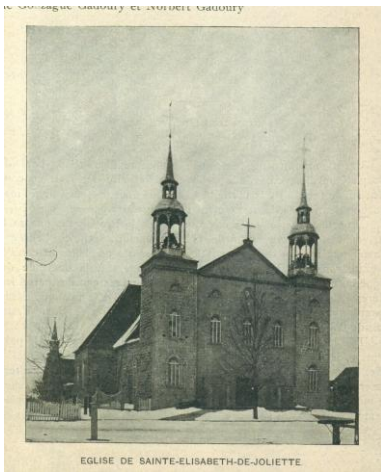
Jannie Thériault

F20 ANTONIA CHARBONNEAU

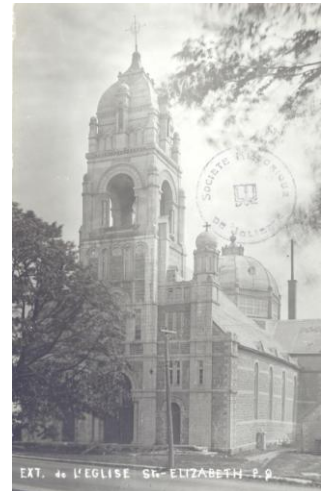
Par Jannie Thériault

Les fonds et collections que possède la Société d'histoire ne sont pas tous des fonds volumineux de plusieurs boîtes. Parfois, le fonds n'est qu'une demi-boîte ou quelques chemises. C'est le cas pour le fonds F20 Antonia Charbonneau. Ce fonds ne contient qu'une vingtaine de feuilles, mais les renseignements qui s'y trouvent sont précieux.

Nous n'avons pas beaucoup d'informations sur Antonia Charbonneau. Nous savons qu'elle est née en 1921 de Josaphat Charbonneau et Louise Legault, qu'elle a deux sœurs et deux frères, qu'elle fait partie de la communauté des Sœurs de la Providence et qu'elle est décédée le 10 mars 2016 à la Maison mère des Sœurs de la Providence à Montréal¹. Nous savons aussi qu'elle a fait ses études au Collège de Montréal et qu'elle a été archiviste à la Maison mère jusqu'en 1995. Elle a été membre de la Société d'histoire de Joliette-De Lanaudière et de la Société d'histoire de Lanoraie.



Première église de Sainte-Élisabeth © SHJL C06



Deuxième église de Sainte-Élisabeth © SHJL C06

Le fonds témoigne d'une recherche qu'a effectuée Antonia Charbonneau en novembre 1983 sur l'arrivée des Sœurs de la Providence à Sainte-Élisabeth. Antonia Charbonneau fait un portrait de la venue des Sœurs, de leurs activités et de leur vocation avec la Révolution tranquille. Je vous en fais ici un résumé.

¹ <https://www.memoria.ca/avis-de-deces-antonia-charbonneau.html?disparuID=MTA5MjU%3D>

Sainte-Élisabeth est érigée en paroisse en 1798. Les premiers registres paroissiaux s'ouvrent en 1802. Le premier curé résidant, Pierre Benjamin Keller, arrive en 1807-1808. La première église est construite entre 1810 et 1814, la deuxième église en 1906 et la troisième église entre 1951 et 1953. Le presbytère actuel (le deuxième) est construit en 1873².



Troisième église de Sainte-Élisabeth © SHJL C06

L'implantation des Sœurs de la Providence à Sainte-Élisabeth est le fruit du travail du cinquième curé résidant, l'abbé Joseph Quevillon. Joseph Quevillon est né à Saint-Vincent-de-Paul le 18 juin 1805. Il est le fils de Marie-Amable Corbeil et de Pierre Quevillon et le neveu de l'artiste Louis Quevillon. Il arrive à Sainte-Élisabeth en octobre 1844. Dès son arrivée, il entreprend les réparations de l'église et du presbytère à ses frais (il a de l'argent en provenance de sa famille) et il fait bâtir des écoles de rang. En 1845, il convoque une réunion avec les marguilliers pour l'érection d'une école pour les filles. Il entre en contact avec les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, mais sans succès. En 1848, l'abbé Quevillon écrit à M^{gr} Ignace Bourget, évêque de Montréal, et lui demande de l'aider dans sa quête d'une congrégation qui voudrait bien enseigner dans sa paroisse. M^{gr} Bourget lui conseille les Filles de la Charité (devenue Sœurs de la Providence) et mère Émilie Gamelin (fondatrice de la communauté) accepte l'offre de fonder une maison à Sainte-Élisabeth pour l'enseignement des jeunes filles, le soin des dames âgées, l'accueil des orphelines et la visite des pauvres et des malades à domicile. La supérieure du nouveau couvent est mère Émmélie Caron et elle est accompagnée de sœur de l'Immaculée-Conception (Marguerite Thibodeau) et sœur François-de-Sales (Élisabeth Desbiens).

² <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/bs2243642>

La venue des Sœurs de la Providence ne fait pas l'unanimité dans la paroisse. L'abbé Quevillon est la cible de quelques oppositions. Les habitants ont peu d'argent et l'entretien de la maison, qui sera à la charge de la Fabrique, n'est pas vu d'un bon œil. Certains lui reprochent aussi de ne pas avoir assez consulté la population sur leurs arrivées. Certains commissaires de la commission scolaire veulent retirer l'allocation gouvernementale dont les sœurs ont droit pour l'enseignement. L'abbé Quevillon écrit à mère Gamelin pour que mère Caron vienne parler avec les commissaires. Le 27 juillet 1849, mère Caron, mère Gamelin et madame Joseph Gauvin quittent Montréal en direction de Sainte-Élisabeth pour une visite de quelques jours. Durant leur visite, elles ont eu la chance de parler avec plusieurs familles de la paroisse, ce qui a laissé une bonne impression sur les habitants. Le 15 août, mère Caron revient à Sainte-Élisabeth pour préparer la maison. Les œuvres débutent à ce moment avec l'admission de six femmes âgées et cinq orphelines et l'assistance de mère Caron auprès d'une malade durant ses derniers moments. Les sœurs de l'Immaculé-Conception et François-de-Sales arrivent un peu avant le mois de septembre pour l'ouverture des classes. Les conditions d'admissions pour les élèves sont simples : 1 louis par mois pour les élèves de l'extérieur et pour les élèves de la localité, c'est 3 francs, un minot de blé et une corde de bois pour l'année ou 50 sous par mois, une corde bois et des légumes. Chaque pensionnaire doit fournir sa literie et son couvert de table. La construction du couvent se termine au mois de novembre. La maison est en bois sur deux étages et peinte en jaune. Mère Gamelin envoie une quatrième sœur à Sainte-Élisabeth, sœur Anne (Angélique Roy). Les premiers mois se passent bien pour les sœurs et elles vivent avec des accommodations qui consistent au strict nécessaire et à des objets usagés ou raccommodés.



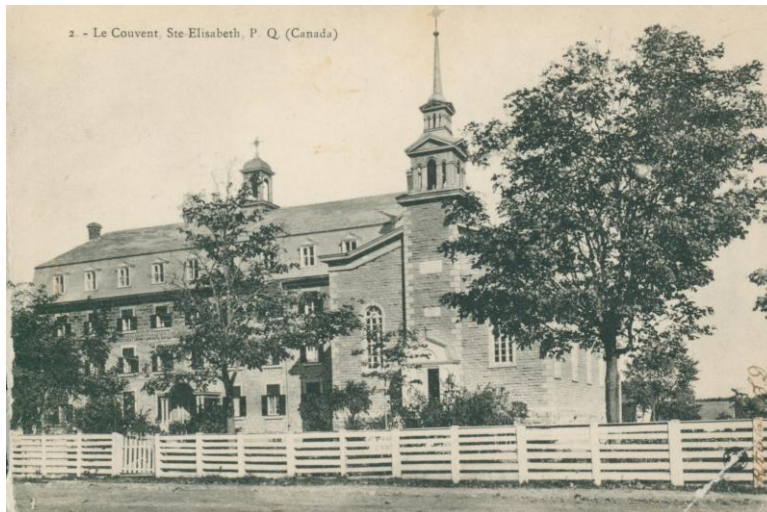
Deuxième presbytère de Sainte-Élisabeth © SHJL C06

Au mois de décembre, les sœurs apprennent le départ de l'abbé Quevillon après plusieurs conflits avec les paroissiens. Une triste nouvelle pour les sœurs qui voient le fondateur de leur couvent partir.

Au printemps 1850, les sœurs prennent la résolution de convertir le hangar du couvent en hospice, car l'espace commence à manquer. Elles nommeront le bâtiment *Asile Saint-Vincent*. L'éducation des jeunes filles est assurée par sœur de l'Immaculé-Conception qui forme des femmes fortes et chrétiennes. Les soins à domicile sont assurés par mère Caron (qui a une bonne connaissance de la médecine et des herbes médicinales) et sont très appréciés par les habitants et les préjugés que certains avaient au départ n'existent plus.

En 1851, mère Émilie Gamelin décède. Mère Caron est alors nommée supérieure générale en succession à mère Gamelin et doit quitter Sainte-Élisabeth. C'est sœur Vincent (Madeleine Durand) qui la remplacera.

Le 25 décembre 1876, un incendie se déclenche dans le couvent. Douze pensionnaires et une malade sont décédés dans ce tragique incident. L'asile Saint-Vincent est épargné. Dès le printemps 1877, on entame la construction du nouveau couvent en face du presbytère. Il est achevé en décembre de la même année. Le couvent est en pierre avec un rez-de-chaussée, deux étages et un attique habitable.



Deuxième couvent de Sainte-Élisabeth © SHJL C06

En 1891, les sœurs apprennent le décès de l'abbé Quevillon à Pittsfield dans l'État du Massachusetts. Il a toujours été dévoué et généreux envers la maison. Il est inhumé dans sa paroisse natale à Saint-Vincent-de-Paul.

En 1903-1904, on agrandit le couvent en y ajoutant un étage. En 1915, on construit un grand bâtiment en brique pour y avoir plus d'espace et on démolit la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes qui était annexée du côté est en 1883. Ce nouveau bâtiment laisse place à la chapelle et des salles de classe et de récréation. En 1916, on continue les travaux d'agrandissement en y ajoutant une cuisine et une buanderie.

Dans les années 1930-1940, des cours supérieures sont maintenant dispensés au couvent. Durant l'année 1955-1956, une école primaire est construite près du couvent et les élèves de 1^{re} à la 6^e année vont maintenant y étudier. Le 6 juillet 1961, la Providence Sainte-Élisabeth est reconnue comme école secondaire indépendante par le comité catholique de département de l'instruction publique. Avec la Révolution tranquille, les sœurs ne croient plus en la possibilité de garder leur école secondaire et la fermeture de l'établissement est approuvée par M^{gr} Édouard Jetté, évêque de Joliette, en janvier 1967. Au mois de mai de la même année, la maison reçoit un permis pour opérer comme foyer d'accueil pour les personnes âgées et les malades de l'assistance sociale. En 1979, la communauté des Sœurs de la Providence vend la plupart de ses maisons d'accueil dont celle de Sainte-Élisabeth. Aujourd'hui, le couvent est un centre d'hébergement.

SECRETS D'ARCHIVES

Par frère Wilfrid Bernier, archiviste c.s.v.

Nos archives sont parfois riches de secrets insolites. C'est ainsi que l'archiviste des Clercs de Saint-Viateur, le frère Wilfrid Bernier, fit une étrange découverte en parcourant les écrits du père Étienne Champagneur, l'un des trois religieux français arrivés à l'Industrie en 1847. Il en fait le récit montrant bien qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil et que le 19^e siècle n'est pas en retard sur le 21^e.

Père Jacques Houle, c.s.v.

**Au temps du Père Champagneur
Le Docteur Décopaux**

À l'arrivée des Clercs de Saint-Viateur à l'Industrie en 1847, ceux-ci se virent attribuer des terrains par monsieur Barthélemy Joliette, à condition de faire œuvre d'éducation. Recevoir des terres est important, mais pour vivre il faut aussi de l'argent liquide.

Deux ans après ce don, la paroisse lotisse, au nom de la Fabrique, les terrains entourant la rue Manseau afin de tirer profit de la situation. Au début des années 1850, le père Champagneur lotisse à son tour, au nom du Noviciat Saint-Viateur, les terrains de la rue Saint-Louis. Les gens se rendent auprès des grands propriétaires terriens afin d'obtenir un lot bien enregistré à leur nom, mais en retour s'engagent à payer chaque année une somme d'argent afin de conserver leur nouveau bien. C'est ce qu'on appelle les constituts. Le grand propriétaire reprend son bien si l'argent ne rentre pas.

Voilà que le 29 septembre 1854, un monsieur du nom de Joseph Beauchamp, qui se dit médecin, demande un constitut au père Étienne Champagneur. Il obtient une place de 4 perches de large sur 4 perches en profondeur à raison de 6 piastres, le constitut payable tous les ans à la Saint-Michel (29 septembre).

En 1855, le père Champagneur mentionne que le Docteur Joseph Beauchamp respecte son contrat en payant sa location, mais dès l'année suivante, notre bon docteur oublie de payer son constitut. On peut penser que ses clients se montrent réticents à payer les soins qu'ils reçoivent de lui. Ses clients oubliant de payer, monsieur Beauchamp applique la même médecine envers son grand propriétaire le père Champagneur. Mais, en bon médecin, monsieur Joseph Beauchamp, soigne souvent et gratuitement, peut-on supposer, les novices malades avec des tisanes de rouissage* et des onguents de sa composition. On comprend pourquoi les gens ne prononcent pas le véritable nom du médecin, mais le surnomme le Docteur Décopeaux**.

Le père Champagneur ajoute, dans son commentaire concernant le Docteur Décopeaux, que si les remèdes ne sont pas toujours efficaces, ils ne sont pas nécessairement pernicious.

Le Docteur Deschamps décède en décembre 1861, une semaine avant le Nouvel An. En préparant le corps pour la sépulture, on découvre que le cadavre est une femme. Monsieur Joseph Deschamps dit Docteur Décopeaux est en réalité mademoiselle Thérèse Deschamps. À l'annonce de sa mort, le frère de la défunte se présente pour obtenir un petit héritage, pense-t-il. Comme monsieur Beauchamp, ou mademoiselle Thérèse Beauchamp, n'a pas payé entièrement son constitut, le frère héritier se contente d'une somme moindre.

Si, de nos jours, des personnes changent de sexe, on peut dire que cette tendance existait déjà il y a bien des années.

* Rouissage : opération permettant l'isolement des fibres textiles des tiges du lin, du chanvre, en les maintenant dans de l'eau pour produire la fermentation.

**Copeau : parcelle de bois qu'on enlève avec un instrument tranchant. Vin de copeaux, vin clarifié avec des copeaux.

FÊTE AU MONUMENT JOLIETTE, 30 SEPTEMBRE 1902

Résumé d'un article paru dans l'Étoile du Nord du 2 octobre 1902

Par Jean-Pierre Malo, historien et auteur

Joliette 1902 - Une foule évaluée à plus de 10 000 personnes a répondu aux multiples invitations du comité organisateur à l'occasion de l'inauguration d'un monument au fondateur de la ville de Joliette, l'Honorable Barthélemy Joliette. Le mardi 30 septembre 1902 à 8 heures le matin sous un soleil radieux, des centaines de voitures à chevaux en provenance de Saint-Ambroise, Sainte-Élisabeth ou Saint-Thomas convergeaient vers la petite ville de 5 000 habitants qui au temps de son fondateur, 52 ans plus tôt, s'appelait le village d'Industrie. Des « étrangers » arrivés à Joliette par train dans les jours précédents, au grand plaisir des hôteliers, ont grossi les rangs d'une procession monstre après la grand'messe de 9 heures à l'église paroissiale rue Saint-Charles Borromée. Ces derniers ont pu visiter dès leur arrivée les trois beaux ouvrages religieux de Joliette soit leur église paroissiale, la chapelle du Sacré-Cœur de grand style gothique au Collège et l'élégante chapelle Notre-Dame de Bonsecours des Sœurs de la Providence sur la rue Notre-Dame.

L'église paroissiale n'est pas encore cathédrale en 1902 car Joliette fait encore partie de l'archidiocèse de Montréal. C'est la raison pour laquelle M^{gr} François-Théophile Zotique Racicot de Montréal présidait la messe « solennelle » de la fête au 'Monument Joliette' en remplacement de l'archevêque... retenu à Rome. Aucune fête civique à l'époque ne pouvait être célébrée sans le secours de la divine Providence. Pour l'occasion, le comité

organisateur du monument au fondateur de la ville de Joliette en avait mis plein la vue et les oreilles à une messe de Gounod chantée haut et fort avec orgue retentissant. Plus de 100 prêtres des comtés voisins assistaient à la somptueuse cérémonie religieuse alors que trois dames dites « élégantes et charmantes » se chargèrent de la quête où les beaux messieurs se faisaient un orgueil de déposer dans l'assiette à fond de velours rouge de la « monnaie blanche ». Gare et honte à ceux ou celles qui donnaient de vulgaires « tokens » noires !



Inauguration du Monument Joliette © SHJL C06

Le chœur, composé des plus belles voix joliettaines, entonna à l'offertoire le « Beatus Vir » de Franztz Verdussen puis le « O Jesus » de Haydn à l'élévation et enfin le cantique grandiose de Félix Faure « Gloire à Marie » à la communion. Après le « Ite missa est », les bancs se vidèrent pompeusement mais allègrement grâce à la « marche héroïque de Jeanne d'Arc ».

Le chroniqueur anonyme de l'Étoile du Nord, sûrement Albert Gervais le secrétaire du comité du monument à Barthélemy Joliette, ne manque pas de rappeler la « magistrale éloquence » du révérend M. Léveillé lors du « sermon de circonstance ». Comme pour faire taire les critiques à peine silencieuses sur le parti-pris anglais de Barthélemy Joliette qui avait obligé ses censitaires à faire le serment d'allégeance à la reine en 1837, l'abbé Léveillé a voulu défendre son admirateur d'un jour :

« J'ai quelque répugnance, avait-il dit du haut de sa chaire, à me servir du mot patriote, cette appellation a été mise au service de toutes les causes injustes, vaines et souvent répréhensibles; mais dans le sens droit, le patriotisme c'est l'amour de la Patrie...le patriote qui aime tout cela (en parlant de Dieu, la foi, les bonnes mœurs et les belles valeurs chrétiennes) doit être un grand chrétien et c'est ce que fut Barthélemy Joliette ». Ouf ! L'honneur chrétien est sauf...

« Endimanchés », les élèves du Collège, de l'Académie Saint-Viateur et de l'École Industrielle, encerclés de leurs professeurs, les membres des sociétés mutuelles, le clergé en soutane, les nombreux badauds, les élites locales et le gratin politique ont déambulé dans un ordre religieux sur les rues Manseau, Place du Marché, Notre-Dame, Saint-Pierre (aujourd'hui Lajoie) puis la rue De Lanaudière vers l'est jusqu'au « carré » (futur parc Renaud). Sous les drapeaux anglais et français, signe évident que les canadiens-français de l'époque étaient rentrés dans le rang avec la nouvelle fédération canadienne, le cortège marchait d'un bon pas sous les hurras d'une foule en liesse, fière et émue sous les airs de « Vive la canadienne » de l'Union Musicale de Joliette.



Monument Joliette au parc Renaud vers 1920 © SHJL C06

Arrivés au « carré » près de la bâtisse du manoir de Barthélemy Joliette, occupée dès 1875 par les Dames de la Congrégation Notre-Dame, une estrade d'honneur avait été érigée devant la statue voilée dédiée au héros de la journée. Et les discours fleuves sur la belle partie de la vie de Barthélemy Joliette commencèrent, de M^{Bf} Racicot à l'abbé Joseph Bonin, curé de la paroisse Saint-Charles Borromée et ex-biographe du fondateur, en passant par Charles De Lanaudière, un dernier survivant de la famille Lanaudière, plusieurs prêtres encore et enfin le plaidoyer passionnant du juge Georges Baby,

président honoraire du comité au Monument Joliette et un des premiers élèves du Collège de Barthélemy Joliette, fin des années 1840.

Puis enfin Alice De Lanaudière, petite nièce de Barthélemy Joliette, tira sur des cordes pour détacher le voile sur la statue et actionna en même temps un lancer de fleurs... dans ses bras ! Wow...

Les nuages menaçants du début de la cérémonie disparurent par miracle remplacés par une « lumière envahissante » devant cette « vie remplie d'œuvres nécessaires à la Patrie, utiles à la religion et bénies du ciel ». Assurément, Barthélemy Joliette était sacré « grand patriote, grand bienfaiteur et grand chrétien ». Même le brillant avocat J.-Mathias Tellier, un futur maire et chef de l'opposition conservatrice à l'Assemblée législative, décrivit Barthélemy Joliette en termes élogieux : « Comme une famille est fière d'avoir comme père un homme de bien, ainsi une ville est heureuse de ses origines quand elle peut se vanter que son fondateur fut un homme de bien...et ce qui rend l'homme grand c'est d'aimer Dieu et son pays ».



Monument en l'honneur de Barthélemy Joliette © SHJL C06

Feux d'artifice, coups de canon, fanfare et hourras entourèrent discours et commentaires à propos de la statue et ses précieuses informations gravées sur son socle.

L'Étoile du Nord d'Albert Gervais ne pouvait que s'attribuer une certaine gloire pour avoir mené à terme une grande campagne d'information après qu'un certain Louis Bélair, typographe à Joliette puis imprimeur à Ottawa, ait mené la lutte, sans succès depuis plus de 10 ans, en vue d'ériger un monument à la gloire de Barthélemy Joliette. C'est pourquoi l'éditeur-imprimeur, libraire, commerçant-négociant et grand chrétien devant l'Éternel, titra plusieurs fois en différents caractères de différentes grosseurs :

L'honorable Barthélemy Joliette

Erection (sic) de la statue commémorative

LE DÉROULEMENT AVEC SOLENNITÉ

Enthousiasme indescriptible

La ville de Joliette est littéralement envahie par les comtés voisins et les étrangers (sic) au district

DISCOURS ÉLOQUENT (SIC AU SINGULIER) PAR D'IMPORTANTES PERSONNAGES

Feu d'artifice magnifique à voir

HONNEUR ET RECONNAISSANCE AUX GÉNÉREUX DONATEURS

Voilà, justice était maintenant rendue envers ce « grand patriote » mais surtout ce « grand chrétien » qui n'avait plus rien à craindre de ses pauvres censitaires tenus d'assumer leur dette envers le Seigneur entreprenant, ni ses servantes dévouées ni non plus ses curés compatissants.

P.-S.

Le monument fut l'œuvre d'un jeune sculpteur de Montréal, J.O. Gratton, élève du célèbre sculpteur P. Hébert qui émerveillait la galerie à Paris avec ses coups de couteaux. Il semble que les dessins et modèles furent réalisés par M. Gratton sans frais ou selon la chronique avec « sacrifices d'argent ». Cette statue était depuis longtemps dessinée puisqu'en 1893, en première page du Joliette Illustré de l'éditeur Albert Gervais, on voit déjà la statue semblable à celle de M. Gratton et intitulé « monument projeté ».

"LES CHRONIQUES D'AILLEBOUST"

GUILLAUME LÉVESQUE, PATRIOTE

PARTIE 1.1 : 1830-1839, LES ANNÉES DE JEUNESSE ET LES ANNÉES REBELLES

La première partie du texte qui suit a été écrit par ma grand-tante Aimée Faribault vers 1915.

La suite du texte est un résumé de ma recherche et de la compilation des documents que j'ai pu trouver et/ou recevoir relativement à mon arrière-arrière-grand-oncle Guillaume Lévesque.

François Faribault

Guillaume Lévesque (1819-1856)



Guil. Lévesque

"Guillaume, le troisième fils de Marc Antoine Louis Lévesque, né le 31 août 1819, était exceptionnellement doué.

À quinze ans, il était en philosophie au Collège de Montréal où il se faisait remarquer par ses succès et sa vive intelligence. Très élégant, avec des traits plus qu'agréables, il avait des manières de grand seigneur qui le signalaient à l'attention dès qu'il paraissait en société. À tous ces avantages intellectuels et physiques, il joignait un caractère fier et ardent dont l'indépendance n'admettait pas d'entrave. En 1837, lors des troubles révolutionnaires, il avait dix-huit ans. Aussitôt il s'enflamma aux grandes idées de liberté et, sans hésitation, il entra dans la lutte avec toute l'ardeur de sa nature fouguese et de sa vibrante

jeunesse, malgré les supplications de sa mère et les avis de sa famille qui prêchait en vain la modération et la prudence.

Les Patriotes se faisaient gloire de porter le capot d'étoffe du pays et la ceinture fléchée et la seconde femme de mon grand-père (en fait, il s'agit de sa 3^e épouse, Marie-Louise Panet) qui était sa cousine germaine, me disait que, sous ce costume désavantageux pour presque tous, il gardait toute son élégance et sa distinction.

L'hiver 1838 le trouva à la tête d'un corps de Patriotes à Napierville et je vois dans un article biographique écrit à sa mort que bien des hommes à cheveux blancs obéissaient aux ordres de cet enfant qui les commandait. (Elle fait référence à la notice biographique parue dans l'édition du 18 janvier 1856 du Courrier de St-Hyacinthe).

Pris les armes à la main, à la fin de ce même hiver 1838, il fut écroué dans la prison neuve de Montréal. Traduit devant la Cour Martiale, il fut le premier à être condamné à mort.

Il devait être exécuté avec ceux qui moururent sur l'échafaud quand, la veille même de l'exécution, les amis de sa famille, grâce à leurs relations en haut lieu, obtinrent sa grâce qui fut accordée en considération de sa jeunesse. La peine de mort ayant été changée en exil, il partit pour la France. Pour cet esprit brillant et raffiné, c'était un doux exil.

À son arrivée en France, il visita la famille Lévesque dont les chefs étaient les cousins germains de son père. Monsieur Lévesque-Besseliève le reçut avec froideur et s'en désintéressa complètement ; mais, tout au contraire, Monsieur Lévesque-Lemaître lui fit un chaleureux accueil. Durant tout le temps de son séjour en France, il lui porta grand intérêt, le reçut à son foyer comme un fils et, par ses connaissances et ses parents, il lui procura des relations à Paris et même une situation lucrative.

Pendant quelque temps, durant son séjour en France, il prit le nom de Guillaume d'Ailleboust de Ramezay (du nom des seigneuries appartenant à la famille de sa mère) sous prétexte qu'il éviterait ainsi d'attirer sur lui l'attention des Anglais. Je vois dans une lettre que lui adressait monsieur Lévesque-Lemaître qu'il désapprouve ce changement de nom et lui conseille fortement de l'abandonner lui disant que les Anglais ne sont pas gens à le perdre de vue et qu'il sera l'objet d'une plus grande surveillance si l'on croit qu'il veut dissimuler sa personnalité sous un nom d'emprunt. Mais le jeune Guillaume était fantasque et ne suivait pas toujours les sages avis de son parent qui aurait voulu le voir plus soucieux de son avenir dans le choix d'un état de vie. On le voit changer souvent d'orientation, il étudie successivement le droit, la médecine, puis encore le droit puis, grâce aux relations de Monsieur Lévesque, il fut admis au Bureau des Affaires étrangères

sous le Ministère de M. Guizot. Il y remplit, pendant trois ans, les fonctions de traducteur au Département des Affaires d'Espagne et du Portugal.

Lorsque les exilés furent graciés en 1843 et libres de revoir le sol natal, il hésita beaucoup à revenir au pays. Son travail l'intéressait, il s'était fait à Paris d'intéressantes relations et il regrettait surtout de laisser ce milieu intellectuel si bien fait pour plaire à sa nature raffinée qui avait goûté tout le charme de la culture française. C'est en lisant une lettre de Monsieur Lévesque-Lemaître que j'y ai lu que c'est uniquement pour sa mère qu'il se décida à revenir.

De retour à Montréal en 1844, il fut admis au Barreau et entra peu de temps après au service de l'Assemblée Législative comme traducteur français. Au bout de quelques années, il devint chef de ce département, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Des années qui s'écoulèrent après son retour jusqu'à son décès, je ne sais rien de bien précis. Il demeurait à Québec et je tiens de sa cousine Marie-Louise Panet qu'il fréquentait la société anglaise et canadienne de la ville et s'y faisait remarquer par sa grande distinction et son esprit cultivé. Il écrivait fréquemment à sa mère et, de temps à autres, il allait passer quelques jours près d'elle à d'Ailleboust car il avait, pour sa mère, une grande affection et en parlait toujours avec vénération.

Il rapporta diverses jolies choses de son séjour en France, dont quelques-unes existent encore et ont été séparées entre ma mère et mes tantes. Nous avons eu de lui un service à thé en terre cuite qui a été donné par ma mère à mon frère René. Nous avons encore ici un petit portrait à l'huile de l'oncle Guillaume à l'âge de vingt-deux ans, peint à Paris par un artiste de ses amis en 1842 et qu'il avait envoyé à sa mère.

Le 5 janvier 1854 (en fait 1856), il fut trouvé mort dans son lit, à la pension où il habitait. La Bible était ouverte sur une table près de lui, là où il l'avait déposée avant son sommeil; mais la mort remontait déjà à quelques heures. J'ai lu ces détails dans une lettre que la personne chez qui il pensionnait écrivait à sa pauvre mère pour lui raconter la mort de son fils. Il avait 36 ans."

Voilà tout ce qu'en dit Tante Aimée dans ses souvenirs. Passionné de généalogie depuis 1995 et heureusement retraité depuis 2016, j'ai eu tout le loisir de fouiller la courte mais oh combien passionnante vie de cet arrière-arrière-grand-oncle qui a participé à l'écriture de l'une des plus importantes pages de l'Histoire du Québec.

Voici donc l'histoire de ce fils de seigneuresse qui a aussi bien fréquenté le manoir d'Ailleboust que la prison de Montréal, dite Au-Pied-du-Courant, que les salons et les universités de Paris.

Guillaume Lévesque, né à Montréal le 30 août 1819, est le fils de Marc-Antoine-Louis Lévesque (1782-1833), protonotaire du district de Montréal, et de Charlotte-Mélanie Panet (1794-1872), fille du juge Pierre-Louis Panet, seigneur d'Ailleboust et de Ramezay dans la région de Lanaudière, et de Marie-Anne Cerré, son épouse. Il a été baptisé *Louis Guillaume*, le 31 août 1819 en la paroisse Notre-Dame de Montréal, son parrain a été Bonaventure Panet, oncle de la mère et la marraine, Louise-Amélie Panet, sœur de la mère.

Marc-Antoine-Louis Lévesque

Pierre-Louis Panet

& Charlotte-Mélanie Panet

& Marie-Anne Cerré



Il n'existe, à ma connaissance, qu'une seule image de Guillaume Lévesque soit un portrait peint à Paris lors de son exil (1839-1843). Ce portrait, longtemps accroché sur un mur de ma maison familiale, est aujourd'hui à Bibliothèque et Archives Canada. J'ai bien trouvé d'autres images sur le web, dont un dessin au crayon (*ci-contre*) fait par Edmond J. Massicotte, mais il a toute l'apparence d'un dessin tracé ...à partir du portrait peint à Paris. Tous les portrait fait de Guillaume Lévesque le représentent de $\frac{3}{4}$ face, tels que les deux illustrés ici. Il est possible que, comme son grand-père Pierre-Louis Panet, qui avait une tache de vin sur le côté gauche de son visage, Guillaume en ait eu une mais sur le côté droit de son visage, ce qui pourrait expliquer la position unique de ces prises de vue.



(Source du portrait peint à l'huile : Bibliothèque et Archives Canada/MIKAN 2887519)

Par ailleurs, le notaire Jean-Joseph Girouard, celui qui a passé tant d'heures à dessiner le profil de quelque 41 Patriotes, dont plusieurs de ceux emprisonnés à la prison du Pied-du-Courant, n'a pas fait celui de Guillaume. Il y a deux raisons à cela : primo, le notaire Girouard a été incarcéré une première fois du 26 décembre 1837 au 16 juillet 1838; à cette période, Guillaume Lévesque n'est pas encore activement engagé dans

l'Insurrection. Secundo, Jean-Joseph Girouard est à nouveau arrêté et incarcéré en octobre 1838, avant d'être à nouveau libéré le 27 décembre 1838. À cette époque, Guillaume Lévesque, arrêté le 11 novembre 1838, est incarcéré le lendemain, 12, au Pied-du-Courant. Girouard et Lévesque ne seront donc codétenus que pendant un mois et demi, et lors de la seconde incarcération de Girouard. Or, sa célèbre série de portraits a été exécutée lors de sa première incarcération.

Le magnifique et important film «15 février 1839» de Pierre Falardeau fait apparaître Guillaume Lévesque au côté de ses compagnons d'infortune à la Prison de Montréal. Son rôle est joué par Pierre Rivard. On lui prête toutefois un accent et des paroles qui témoignent d'une pensée qu'il n'a certainement jamais eue, compte-tenu de sa naissance et de son éducation, mais qui servent le propos du film. En outre, je serais plus qu'étonné que Guillaume Lévesque, tout fervent Patriote qu'il fût, ait fait montre de l'intransigeance que certaines des répliques du film lui prêtent. Qu'on pense simplement au dialogue suivant, que j'ai noté et transcrit tel que livré, après écoute :

Charles Hindenlang : Moi aussi ch'suis un étranger, et protestant en plus.

Guillaume Lévesque : Mais toé, c'pas pareil, t'é pas v'nu icitte pour nous fourrer, t'é v'nu pour te battre avec nous autres, pareil comme O'Callaghan pis Brown.

CH : Ça n'a rien à voir.

GL : Eille, ça fait cinquante ans qu'les Anglais nous envoie des immigrés cont'nu'aut, quessé'q'tu veux qu'on fasse, qu'on leu baise le cul?

CH : Même si les Anglais nous utilisent comme des pions contre vous, ils défendent leurs intérêts. De leur point de vue c'est normal. Pourquoi y s'rangeraient du côté des plus faibles?

GL : Non c'pas normal, c'pas vrai ça, cé pas normal; cé toué qyé normal, cé Lewis qyé normal. Nous'ot-là, on veut pas sawouère d'ous tu viens, de quelle couleur que té, que tu sois nouère, blanc, jaune, vert, on s'en sac', nous'ot, on veut sawouère si té d'not bord ou du bord des Anglais, cé toute!

CH : Té borné nom de Dieu!

GL : Oui, oui, chu borné. Toué si té d'mon bord ben ch't'aime, té mon frère mais si té d'l'ot bord, que tu viennes d'icitte ou d'ailleurs, ben ch't'haï, té un chien sale!

CH : (il rit, pour désamorcer Guillaume)

GL : (il rit à son tour, voyant qu'il était vraiment pompé).

Une dernière précision : une rumeur court encore aujourd'hui, à l'effet que Guillaume Lévesque se serait caché dans la montagne derrière le manoir seigneurial familial de Sainte-Mélanie, à l'invitation de sa tante et coseigneuse Louise-Amélie Panet, avant d'être capturé et écroué à Montréal. Nous verrons plus loin qu'il n'est rien et que, même si la rumeur est séduisante, elle demeure tout de même folklorique.

Guillaume Lévesque est fils de seigneuse et petit-fils de seigneur. Les seigneuries D'Ailleboust et de Ramezay couvraient, jusqu'au milieu du 19^e siècle, la portion de Lanaudière comprenant aujourd'hui les municipalités de Sainte-Mélanie, de Sainte-Béatrix, une portion de Saint-Félix-de-Valois, une portion de Saint-Jean-de-Matha et une portion de Saint-Charles-Borromée.

Ses propriétaires successifs ont été :

1736 : Jean D'Ailleboust d'Argenteuil

1756 : Joseph Gauthier

1766 : Patrick Langan

1796 : Nathaniel Hazard-Tredwell

1800 : Pierre-Louis Panet-----

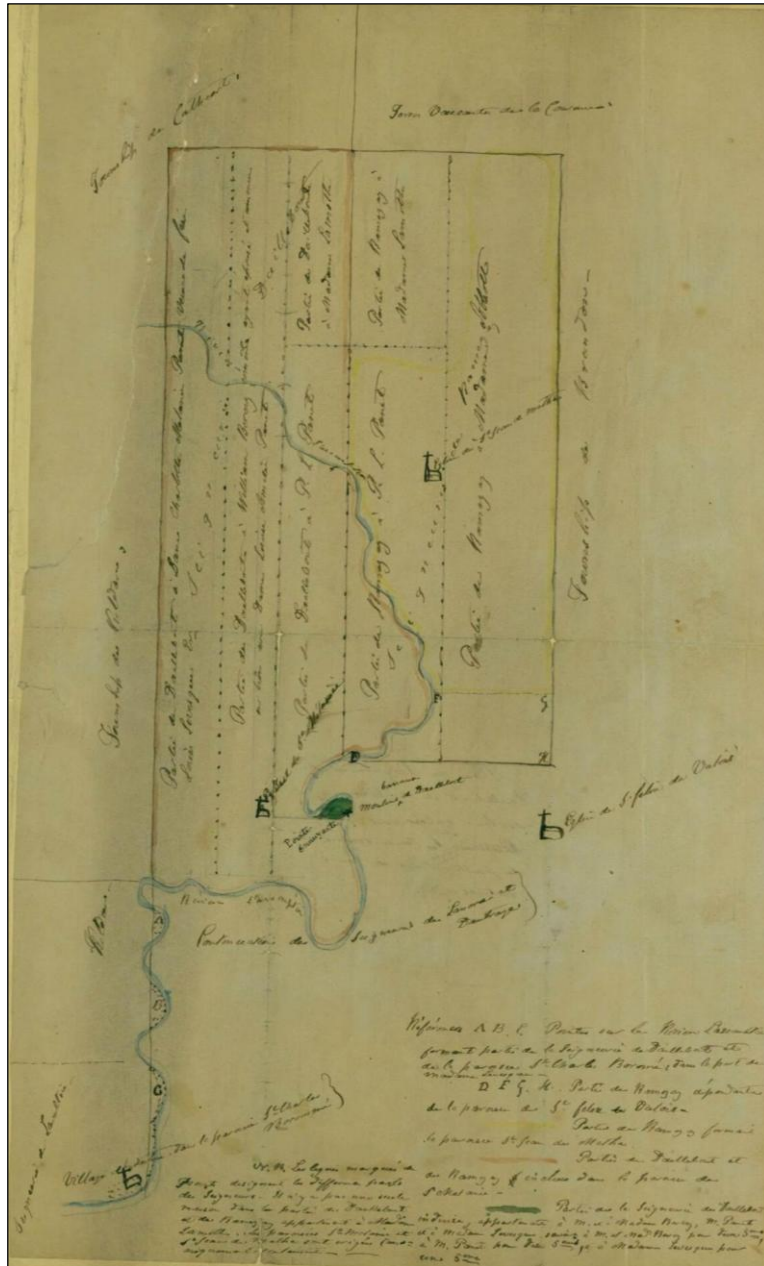


1812 : Enfants de Pierre-Louis Panet, pour 1/5 chacun :

- Louise-Amélie (1789-1862), marraine de Guillaume
- Charlotte-Mélanie (1794-1872), mère de Guillaume
- Thérèse-Eugénie (1798-1866)
- Pierre-Louis (1800-1870)
- Marie-Anne (1806-1863)



18 décembre 1854 : Abolition du régime seigneurial. Le Gouvernement du Québec et les différentes municipalités rachèteront progressivement les rentes seigneuriales jusque dans les années 1970.



Carte des seigneuries D'Ailleboust & Ramezay - 1855 / BANQ

Chose intéressante à noter sur cette carte : le moulin seigneurial, dit moulin banal, est localisé sur la rivière L'Assomption, dans la partie sud de la seigneurie, en un lieu étrangement nommé "Pointe ennuyante". Cette portion de la seigneurie est aujourd'hui

occupée par des terres cultivées. Il est plus que probable que le moulin était construit de manière à profiter au maximum des "Rapides Bersey". En passant, le nom "Bersey" est visiblement une déformation orthophonique du nom "Berczy"

Je place ici le cadre physique et le cadre politique dans lequel Guillaume a grandi. On verra que tant l'un que l'autre constituera une pierre d'assise dans sa vie.

La correspondance couvrant la période 1830-1839 consiste en trois lettres de son père, douze de sa mère, deux de son compagnon de cellule Charles Hindenlang, deux de sa marraine Louise-Amélie Panet, une de son frère Pierre Thomas Lévesque, une à sa tante Marie-Anne Panet, et, trésor entre toutes, une que lui a écrite Chevalier de Lorimier, deux heures avant de mourir.

Guillaume Lévesque débute son cours classique en 1830 alors qu'il entre au Collège de Montréal, également connu sous l'appellation "*Petit séminaire de Montréal*". Il a 11 ans. Sa mère l'a confié, en pension, chez une dame Desaulniers dont une lettre qu'elle adresse à son fils laisse penser qu'elle puisse être une tante de l'enfant. Je n'ai pas encore réussi à trouver qui pouvait bien être cette *Madame Desaulniers*, tante de Guillaume habitant Montréal... La seule personne pouvant être cette tante est Françoise Geneviève Trottier Beaubien mais elle n'est pas une Trottier Beaubien DESAULNIERS mais plutôt une Trottier Beaubien DESRIVIÈRES. C'est l'épouse de Louis-Tanocrède Bouthillier, beau-frère de Pierre-Louis Panet (frère de Charlotte-Mélanie), qui a épousé Louise Clorinde Bouthillier. Peut-être Charlotte-Mélanie s'est-elle simplement mêlée dans les patronymes...

Entre 1830 et 1833, Guillaume et ses parents établissent une correspondance. Malheureusement, son père meurt le 8 mai 1833, laissant à sa veuve quatre garçons alors âgés respectivement de 16, 14, 11 et 9 ans.

Le 15 novembre 1833, Charlotte-Mélanie Panet écrit à son fils Guillaume, 11 ans : "*Mon cher fils, je te recommande de bien prendre garde de ne rien répéter de ce que tu peux entendre dire au Séminaire, quand tu vas chez ta tante ou ailleurs. C'est une maxime générale que l'on ne doit pas faire cela mais les jeunes gens n'ont pas toujours la prudence d'être sur leurs gardes pour se mettre à l'abri de la curiosité des personnes qui les font parler; ainsi, prend-y garde.*"

Le 22 décembre 1833, une nouvelle lettre où on peut lire: "*J'ai lu sur la gazette qu'il y avait à Montréal des chiens enragés et je l'écris exprès pour te dire d'y prendre garde en évitant ceux de mauvaise apparence que tu peux rencontrer.*"

La rébellion gronde déjà et elle effraie la mère qui connaît bien l'enthousiasme de son pré-ado.

Elle reprend ses recommandations dans une lettre qu'elle lui adresse le 13 février 1834 : *"Je voulais aussi te recommander particulièrement d'être prudent avec tes jeunes compagnons, ne discute point avec ceux qui sont élevés dans des opinions différentes de celles qui t'ont été inspirées. Contente-toi d'être ferme dans le bien et ne pense point à la politique, ce serait ridicule. Soit discret à l'excès sur tout ce que tu peux voir ou entendre au Séminaire, ton cœur doit te dire cela aussi bien que moi mais ce que ton âge ne te permet pas de connaître aussi bien que moi, c'est qu'un zèle indiscret est aussi dommageable à nos amis que la mauvaise volonté d'un ennemi. Ainsi, prend garde comment tu parles, même chez les personnes chez qui tu vas tous les jours."*

Bien que très respectueux de sa mère, vénération qui ne se démentira jamais, Guillaume participe très certainement à des discussions politiques au point qu'il adhérera activement au mouvement politique du Parti Patriote. Le rôle réellement joué par Guillaume Lévesque dans la Rébellion de 1838 est fort variable selon les sources consultées. Sa propre confession le fait apparaître comme une victime qu'on a forcé à s'enrôler, son procès et les témoignages, tant à charge qu'à décharge, le laisse voir comme un intendant chargé d'assurer l'approvisionnement des troupes alors que d'autres écrits le dépeignent comme un participant tout à fait actif et engagé. Quoiqu'il en soit, il est évident que Guillaume Lévesque était un Patriote assez important dans la hiérarchie pour que de Lorimier lui adresse une lettre d'adieu deux heures et demie avant de monter sur l'échafaud le 15 novembre 1839.

Dans le livre d'Hyppolite Lanctôt intitulé *Souvenirs d'un patriote exilé en Australie*, paru aux Cahiers du Septentrion, on peut lire en page 18 : **"Guillaume Lévesque, secrétaire du Comité central, annonce à Lanctôt que le Dr. Côté serait à Napierville le 7 novembre au plus tard, avec un renfort d'hommes et un convoi d'armes considérable en provenance des États-Unis."** Plus loin, en page 105 : *"Dans mes va-et-vient de la journée, je liai connaissance avec Guillaume Lévesque, jeune homme d'une intelligence d'élite et d'un caractère des plus honorables. Et comme il remplissait les fonctions de secrétaire, au Comité central d'organisation, il se trouvait en position de me renseigner assez exactement sur la situation réelle de l'entreprise. Monsieur Lévesque confirmait les rapports en circulation sur ce qui se passait par-delà la frontière."*

Sur le site web *INSOUMIS.net*, consacré aux Patriotes, on peut lire : *"Après l'échec de la première insurrection de 1837, l'organisation des Frères Chasseurs a été fondée en 1838 par Robert Nelson, Cyrille-Hector-Octave Côté (le vice-président), Edmond-Élisée Malhiot, Antoine Doré, Julien Gagnon, Louis-Guillaume Lévesque, François Mercure,*

François Lemaître, Célestin Beausoleil et David Rochon. En septembre, l'organisation était composée d'au moins 35 pavillons ou cellules."

Dans le livre du Patriote François-Xavier Prieur, intitulé *Notes d'un condamné politique de 1838*, on lit à la page 67 : "Lorsque les cellules (de la prison...) furent ouvertes, le matin à l'heure ordinaire de dix heures, tous les regards se tournèrent, avec un intérêt mêlé de tristesse, vers les deux victimes que le jeune **Guillaume Lévesque**, compagnon de cellule d'Hindenlang, et moi, compagnon de Lorimier, conduisîmes par le bras vers les groupes discrètement formés de nos camarades d'infortune."

Nous sommes le 14 février 1839, veille de la pendaison d'Hindenlang et de Chevalier de Lorimier.

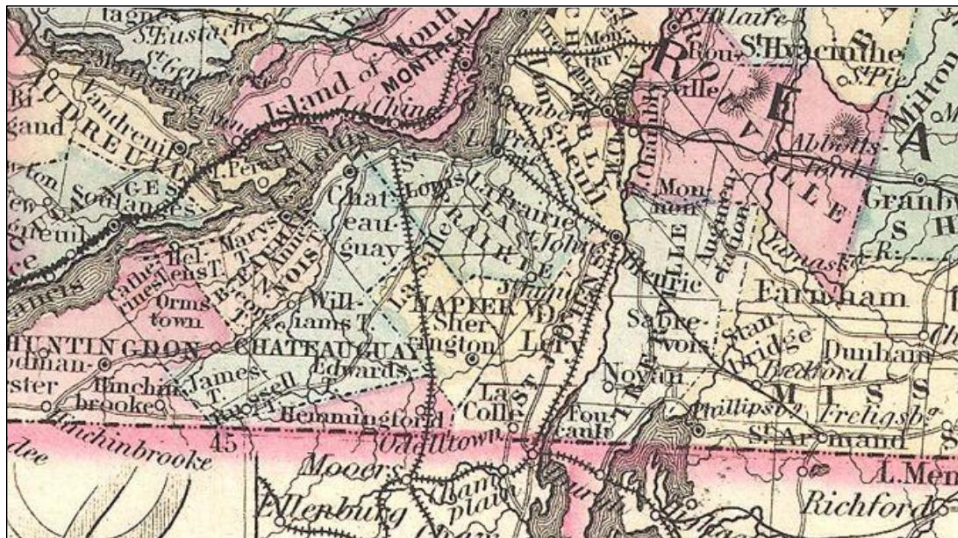
Enfin, dans le livre de Laurent-Olivier David intitulé *Les Patriotes de 1837-1838*, on peut lire à la page 182 : "Que faisait-on à Montréal pendant ce temps-là ? C'est là que se trouvait le comité central de l'organisation secrète des Chasseurs. Le comité avait ses réunions dans le bureau de John McDonell, avocat, rue St-Vincent, et avait pour but de fournir de l'argent aux chefs de l'insurrection. Malhiot, le principal organisateur des paroisses du sud du St-Laurent, et qui occupait le grade de Grand-Aigle, dans la société des Chasseurs, venait souvent visiter le comité et s'en retournait avec l'argent souscrit. Les principaux membres de ce comité étaient: McDonell, François Mercure, Lemaître, Célestin Beausoleil, Féréol Thérien, **Guillaume Lévesque**, et David Rochon, deux jeunes gens employés au bureau du shérif."

Guillaume est donc bien plus qu'un simple intendant, il est le secrétaire du Comité central d'organisation des Frères Chasseurs à l'origine de la Rébellion de 1838 et son nom de guerre est Barbaroux. Voilà qui est plus logique avec le fait qu'il plaide coupable à son procès et que, malgré tous les témoignages entendus dans son cas, il encourt tout de même la peine de mort par pendaison. Guillaume Lévesque ne participera qu'à la seule bataille d'Odelltown, qui mettra un terme final à la Rébellion de 1837-1838; et encore, il en assurera l'arrière-garde à Napierville. Voici ce qu'en dit le Répertoire du patrimoine culturel du Québec sur sa page web :

«La bataille d'Odelltown est un événement des rébellions de 1837-1838. Elle se déroule le 9 novembre 1838 à Odelltown (Lacolle), situé au sud-est de Montréal. Elle oppose un groupe de Frères Chasseurs, mené par Robert Nelson, Médard Hébert et Charles Hindenlang, à des volontaires loyaux, dirigés par le lieutenant-colonel Charles Cyril Taylor et le lieutenant Lewis Odell. Après les batailles de 1837, des chefs patriotes s'exilent aux États-Unis. Un groupe de patriotes radicaux s'organise autour du docteur Robert Nelson. Pour obvier au manque d'organisation qui a mené à l'échec de l'incursion

des patriotes au Bas-Canada au mois de février, l'Association des Frères Chasseurs est créée en mars 1838. Elle projette d'envahir le Bas-Canada par les armes et d'en proclamer l'indépendance. Elle passe à l'offensive au début du mois de novembre 1838. Après avoir pris la seigneurie de Beauharnois, certains membres de l'association retournent aux États-Unis pour se procurer des armes.

Dans les villages avoisinant la frontière américaine, des volontaires loyaux se sont organisés en milice pour contrer la menace insurrectionnelle. Le 9 novembre 1838, environ 700 Frères Chasseurs se dirigent vers Odelltown, où quelque 200 volontaires loyaux se réfugient dans l'église méthodiste. Les Frères Chasseurs assiègent l'église mais, après quelques heures, des volontaires loyaux en provenance d'Hemmingford et de L'Île-aux-Noix viennent en renfort et les obligent à se disperser. Les pertes sont relativement faibles d'un côté comme de l'autre. La bataille d'Odelltown est la dernière bataille des rébellions de 1837-1838. De nombreux frères chasseurs sont emprisonnés à la suite de l'insurrection. Plusieurs participants à la bataille sont ensuite condamnés à mort par un tribunal militaire.»



(Source: Wikipedia)

Comme on peut le voir sur cette carte, Odelltown était réellement un village frontalier avec les États-Unis.

Dans la soirée du dimanche 11 novembre 1838, Guillaume Lévesque est fait prisonnier sur le Chemin Douglas, route qui mène d'Odelltown, QC à Champlain, NY, par des Volontaires Loyalistes, alors qu'il s'apprêtait à traverser aux États-Unis. Le 12 novembre 1838, il entre à la nouvelle prison de Montréal construite entre 1830 et 1835, en

bordure du fleuve St-Laurent, au lieu-dit *Pied-du-Courant*. Il y passera les 12 prochains mois.

(Source : <http://archivesdemontreal.com/2014/10/27/chronique-montrealite-no-16-la-prison-au-pied-du-courant/>)



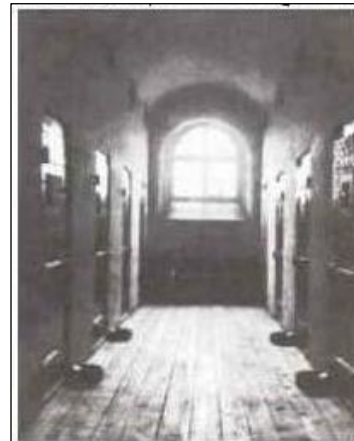
This Prison was built in A.D. 1836. Archives de la Ville de Montréal

Les deux photos qui suivent, trouvées sur le web, ont été prises dans les corridors de la prison du Pied-du-Courant, vers 1850. Elles donnent une

idée d'où les Patriotes ont vécu après leur arrestation.



(Source:<http://www.1837.qc.ca/1837.pl?out=article&pno=n00028>)



La suite dans le prochain numéro !